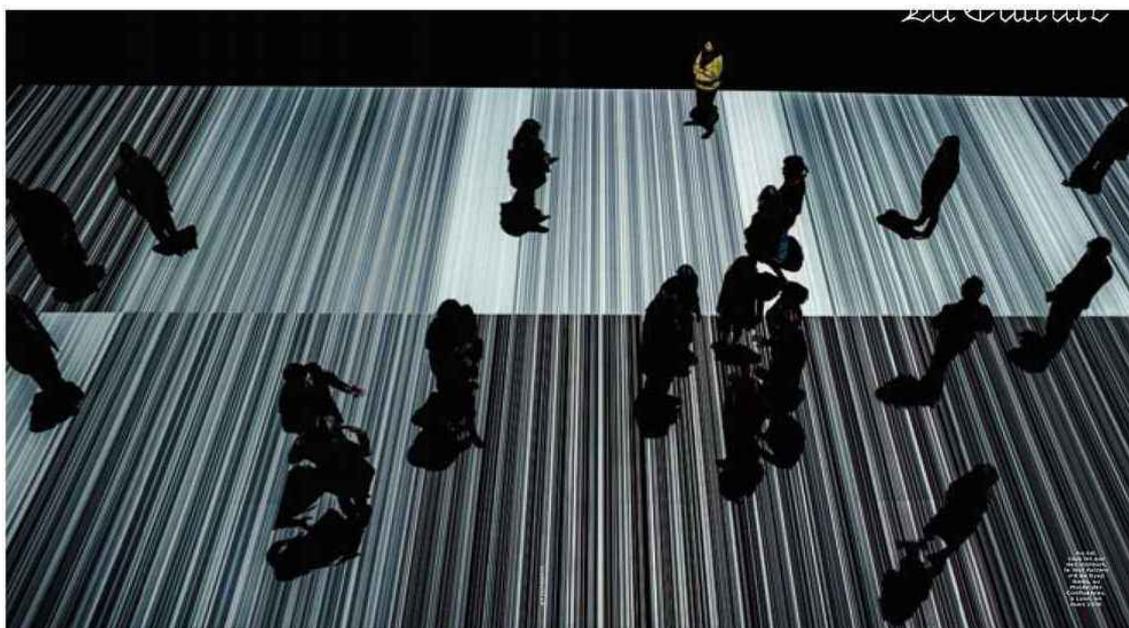


La Culture

Avec lui, algorithmes, codes et data deviennent des objets artistiques. Fêru de musique et d'informatique, le Japonais

Ryoji Ikeda

triturer le numérique jusqu'à l'abstraction. Exposées à partir du 15 juin au Centre Pompidou, deux de ses installations invitent le spectateur à un voyage sensoriel. Par Roxana Azimi



fois, Ikeda enivre le spectateur à coups de stimuli visuels ou acoustiques. «*La beauté, c'est confortable, c'est à la portée de tous. Le sublime, votre cerveau ne peut le gérer, ça nous dépasse*, dit-il. *Mon travail est de trouver la juste tonalité entre le sublime et l'inquiétant, le visible et l'invisible.*» Attention, l'art d'Ikeda n'a rien de commun avec les spectacles en son et lumière kitsch d'un Jean-Michel Jarre. Bien que son esthétique soit désormais reconnaissable entre mille, l'artiste fuit la routine. «*On me demande souvent de remonter les mêmes pièces, celles par lesquelles j'ai été rapidement identifié, mais j'ai la possibilité de montrer autre chose*», dit-il. Chercheur dans l'âme, il multiplie les collaborations, avec le musicien Carsten Nicolai dès la fin des années 1990 ou avec le plasticien Christian Marclay, en 2015, pour l'album *Live at White Cube*. Si Ikeda est aussi radical qu'à ses débuts, c'est qu'il n'a «*rien à perdre*». «*Les gens cherchent à gravir des marches, à avoir des commandes, à faire carrière. Ils ont peur de perdre leur position.*» Lui est plus fou.

En 2017, à Los Angeles, il a ainsi orchestré *A [for 100 cars]*, un concert de vingt-cinq minutes de moteurs de voitures modifiées sur le parking en face du Walt Disney Hall. Les véhicules, utilisés comme des amplis, diffusaient des variations autour de la note «*la*» et le spectateur, par tous les pores de sa peau, absorbait les sons, tantôt secs, tantôt gutturaux. Plutôt que choisir la précision d'un ordinateur, Ikeda avait confié la partition à des amateurs doués pour l'électronique qui, pour la plupart, n'avaient jamais mis les pieds dans un musée. Un projet que peu d'institutions labellisées se risqueraient à produire.

«*Il est difficile de faire quelque chose de neuf dans une institution*, regrette Ikeda. *Alors je m'adapte, je fais de mon mieux, en espérant tout de même bousculer les cadres.*» L'artiste accepte comme un défi les invitations des grands établissements. En septembre 2019, il prévoit de titiller l'Opéra Garnier, avec le projet *At the Hawk's Well*, en collaboration avec son ami et compatriote le photographe Hiroshi Sugimoto. «*Les gens dépendent de l'argent pour aller à l'opéra, et finalement ils s'endorment*», ironise-t-il. C'est donc un rêve éveillé que promet Ikeda. Pas question pour cette prestation plus proche du ballet que de l'opéra de tomber dans le japonisme, d'intégrer «*trop de beauté zen*» dans cette histoire qui tient plus de «*l'improvisation*». Avec, comme toujours chez Ikeda, ni scénario ni cadre. 🎧

**«Ryoji Ikeda/Continuum. Mutations/ Créations 2»,
Centre Pompidou, galerie 3, Paris 4*.
Du 15 juin au 27 août. www.centrepompidou.fr**

RECTIFICATIF
Contrairement
à ce que
nous écrivions
dans le «*M*»
daté 19 mai,
James Thierrée
n'est pas
suisse mais
bien français.